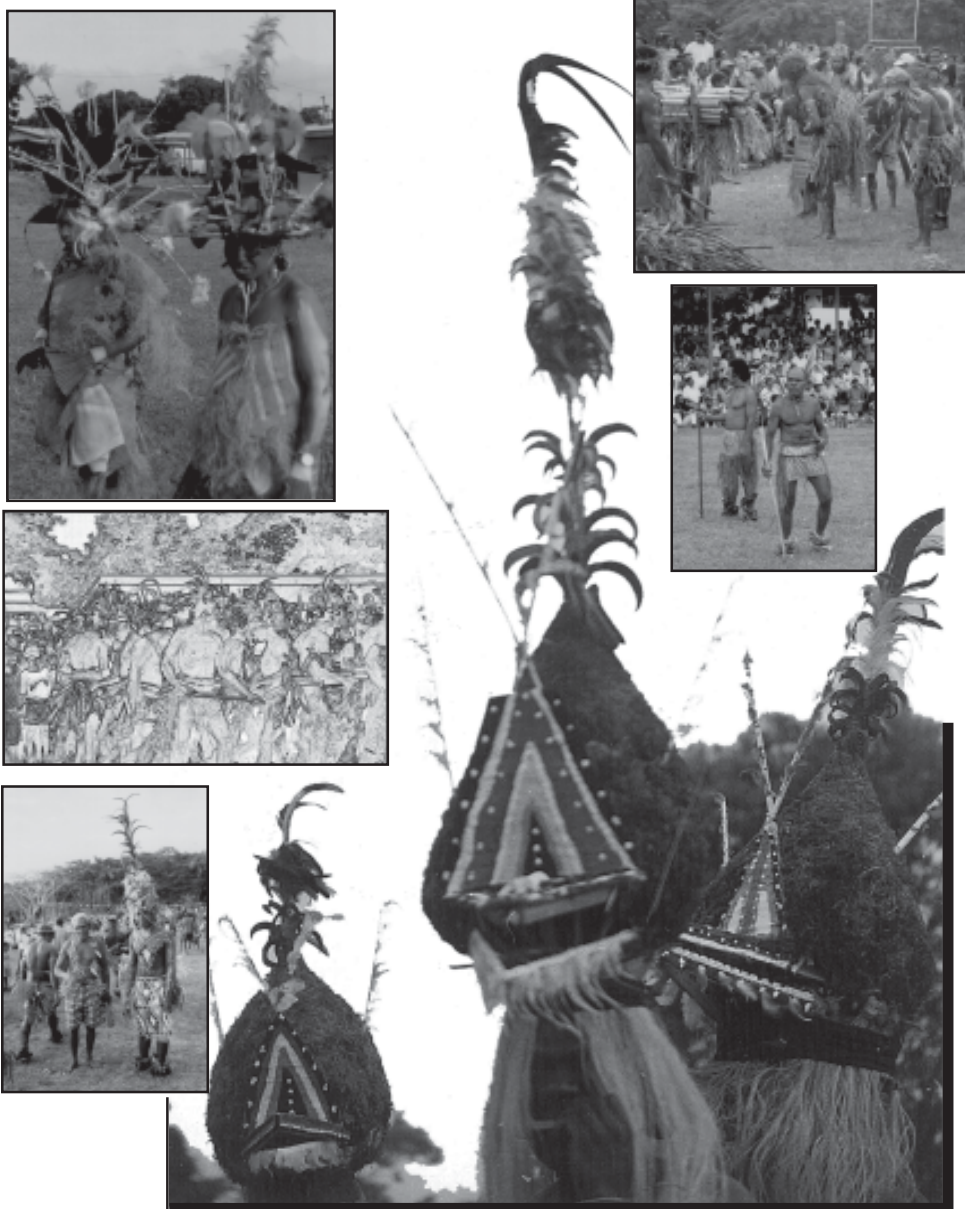


Au pays qui se tient debout



*Contes et Légendes du
Vanuatu*

AU PAYS QUI SE TIENT DEBOUT

Contes et légendes du Vanuatu



5^e et 6^e années

**Ministère de l'Education
Port-Vila
République du Vanuatu
2000**

Première édition 2000

© Ministère de l'Éducation

Toute traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faites sans autorisation préalable est illicite.

Conception/Rédaction	Patrick Rory
Illustrations	Joseph Kalo
Photos	Pierre Dumoulin

Avec la collaboration de Sophie Bonnefond, Conseillère Pédagogique auprès de l'AUPELF-UREF.

Table des matières

Préface	5
Atchin à Malo	7
Comment la roussette reçut des ailes	9
Comment le crabe fut brûlé	11
L'origine de l'igname serpent	13
Comment la chouette rencontra un véritable ami	17
La course entre le crabe et le poisson-scie	19
Légende de la découverte du feu à Santo	23
La naissance de la mer	25
La roussette et la peruche verte	29
Le garçon au pipeau	31
Le malheurs des uns fait le bonheur des autres	33
Le premier cocotier	37
Le rat, le crabe et le cochon	39
Les moustaches du rat	41
Sanuénué	43

*De recréer d'amour toute forme évanouie au plus lent de leur peine
au plus vrai de leur langue au plus loin de leur âme au plus clair de
leur ciel comme un rêve niant le rêve je ne sais défie le temps de mer
la mort et ses mensonges.*

*Boris Gamaleya
Ile de la Réunion*



PRÉFACE

Les vanuatais d'un certain âge gardent avec nostalgie le souvenir vivace de leur enfance, du temps où, le soir venu, ils se rassemblaient autour d'un conteur qui, par la seule magie de la parole, savait si bien les émerveiller. Rien, en effet, n'est plus lié à la vie et à l'éducation vanuataise que le conte. Comment l'expliquer ? C'est d'abord une question d'atmosphère. Les veillées commencent une fois la nuit tombée : les tâches quotidiennes ont pris fin, les formes des choses, noyées dans l'obscurité, se sont estompées, les bruits se sont tus. L'esprit est libre, l'imagination ne demande qu'à prendre son essor et à se laisser emporter par la verve du conteur, ce maître du silence, du mystère et des mots.

C'est aussi une question de tradition au Vanuatu, aucune réunion ne se conçoit sans qu'il soit fait appel à ce patrimoine commun des générations que constituent les contes. Jeunes et vieux s'y attachent plus particulièrement les jeunes, parce qu'ils savent encore peu de choses, qu'ils ont soif d'apprendre et que l'avenir s'ouvre devant eux, plein de promesses ; les vieux, parce qu'ils y retrouvent ce qu'ils ont appris au cours des jours et qu'il faut transmettre à ceux qui ne sont encore qu'au seuil de la vie et de ses embûches.

Certes, ce qui séduit tout d'abord dans le conte, c'est l'art du conteur : son habileté à dépeindre une situation, à donner vie aux personnages, à faire courir l'action. Mais ne nous y trompons pas : sous le voile de la fiction, c'est toute l'expérience, toute la sagesse des hommes qui se trouvent exprimées, et c'est ce qui fait la valeur éducative incomparable des contes.

Le tout premier objectif de cet ouvrage, c'est de nous distraire, de nous aider à retrouver la fraîcheur et la disponibilité d'esprit de nos jeunes années. Les auteurs y sont parvenus et, comme tous conteurs, ils nous quittent en disant :

«Ce conte, je le remets là où je l'ai pris. C'est-à-dire sous l'aile de l'oiseau qui s'est envolé avec.»

*Extrait de Contes d'Afrique Centrale,
ACCT/Nathan - Francopoche 1989*



ATCHIN A MALO

Il était une fois sur l'îlot d'Atchin, un couple qui avait deux enfants: une fille et un garçon. Chaque jour, leurs parents les laissaient à la maison tandis qu'eux allaient travailler aux champs. Quand arriva la saison des grandes marées basses, les deux enfants allaient pêcher sur le récif.

Or, un jour que les parents les avaient encore laissés seuls, les deux enfants décidèrent de faire une bonne pêche. Ils prirent leurs paniers et partirent comme d'habitude ramasser toutes sortes de crustacés et coquillages sur le récif. Ils tournèrent et retournèrent les cailloux, regardèrent dans les trous et voilà que l'aînée porta les yeux sur un coquillage collé dans un creux d'un rocher qui se trouvait en face d'eux. Elle tenta le récupérer mais elle eut du mal à l'ôter de sa place. Elle essaya tous les moyens et même avec l'aide de son frère mais en vain, car la mer commença à remonter. Finalement, ils décidèrent de l'abandonner mais d'attendre la prochaine marée basse pendant la nuit.

Ils allèrent préparer des flambeaux et attendirent. Au moment venu, ils retournèrent sur le récif et revirent le fameux coquillage toujours aux même endroit. Comme ils voulaient à tout prix l'avoir, la sœur demanda à son frère de lui donner le flambeau qui brûlait bien afin de mieux voir comment le saisir. Elle se baissa pour mieux le regarder, quand tout à coup le gros corail où elle se trouvait se détacha de celui où était son frère et s'éloigna vers le large. Son frère la regarda partir stupéfait. Comme elle se rendit compte que ses pieds étaient collés fortement sur le récif, elle lança un dernier adieu à son frère qui voyait s'éloigner le flambeau toujours allumé vers une direction inconnue. Le garçon se hâta d'aller avertir ses parents qui se précipitèrent à la mer pour assister eux aussi à cette incroyable tragédie.

La fille voyagea ainsi toute la nuit et à l'aube, elle se retrouva près d'une côte de l'île de Malo où le corail «fantôme» décida de s'implanter.

Non loin de là, vivaient un homme et une femme sans enfant. Au petit matin, la femme comme à l'accoutumée descendit à la mer pour puiser de l'eau. Elle fut très surprise à la vue de la fillette. Elle s'approcha d'elle et s'aperçut qu'il lui était impossible de bouger. Elle comprit qu'il lui faudrait procéder à un rituel, c'est à dire à une tuerie de cochon.

Ainsi, elle alla trouver son mari et lui parla de sa découverte. Ils trouvèrent un cochon et allèrent le sacrifier sur l'étrange récif. Le sang de l'animal coula alors au pied de la fille. Le sang coula encore plus loin de sorte qu'il se confondit avec la mer. Le génie du récif fut alors satisfait et libéra la fille qui suivit la femme et son mari qui l'adoptèrent par la suite.

Légende de Mallicolo

MALTAUS Glen



COMMENT LA ROUSSETTE RECUT DES AILES

Il y a longtemps de cela, la roussette n'avait pas d'ailes et ne pouvait pas voler du tout. En ce temps-là, le rat et la roussette étaient amis et, un jour, ils partirent ensemble en promenade. Près de la route, ils virent un homme préparant son jardin; ils entrèrent dans le jardin et commencèrent à arracher les plantes et à tout saccager.

Quand l'homme les vit, il fut très fâché et essaya de les attraper. Le rat courut vite à son trou et l'homme ne put l'atteindre. La roussette voulut s'échapper mais elle ne pouvait courir aussi vite. L'homme l'attrapa et la frappa alors avec une baguette. La roussette cria.

Lorsque l'homme retourna à son jardin, le rat se dirigea vers la roussette et vit que son ami pleurait. Le rat lui demanda : «Pourquoi pleures-tu ?

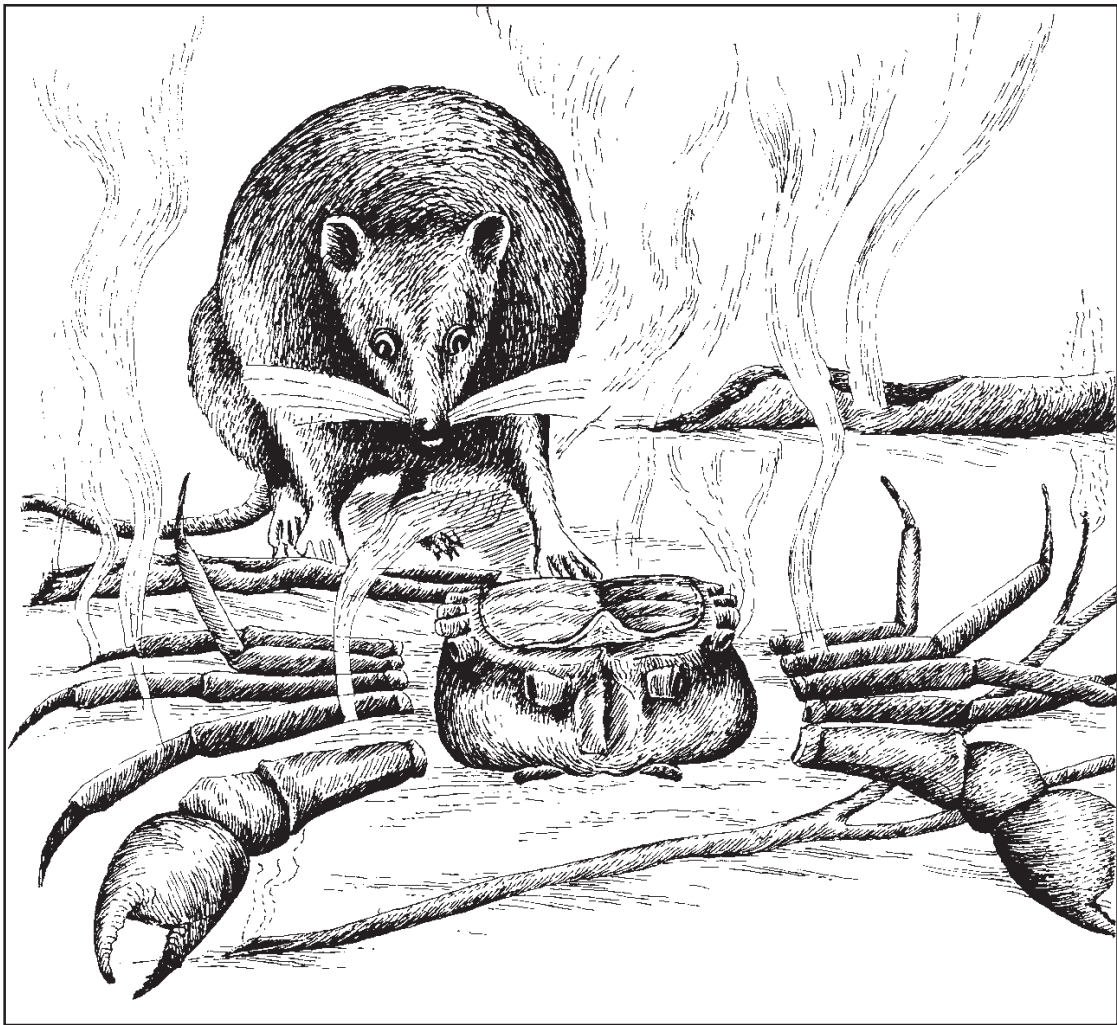
- «Je pleure parce que je n'ai pas pu courir assez vite et l'homme m'a battue.

Le rat fut peiné pour son ami et eut envie de lui venir en aide. Alors il lui dit : «Mon amie, va et cherche deux grandes feuilles noires. Quand tu les auras trouvées, apporte-les moi.»

Quand elle les eut trouvées, la roussette apporta les deux feuilles au rat. Celui-ci les ajusta sur le corps de la roussette et en fit des ailes.

Le jour suivant, l'homme retourna à son jardin. Le rat et la roussette y retournèrent aussi et commencèrent à manger des fruits comme ils l'avaient fait la veille. L'homme les vit et leur courut après. Le rat s'échappa à toute vitesse comme il l'avait fait la veille et se cacha dans son trou. Cette fois la roussette utilisa ses nouvelles ailes et s'envola de sorte que l'homme n'attrapa ni l'un ni l'autre.

Tradition Orale



COMMENT LE CRABE FUT BRULÉ

Il y a longtemps de cela ; deux animaux habitaient dans un village. C'étaient monsieur rat et monsieur crabe.

Un jour le rat dit au crabe :

- «Demain nous irons faire un grand feu dans mon nouveau jardin».

- «Très bien, mon ami», dit le crabe.

Le lendemain matin, ils sortirent pour aller dans le jardin.

Comme ils marchaient, le rat dit :

- «Quand nous arriverons au jardin, n'allume pas le feu tout de suite, mais attends que je sois au milieu du jardin, alors je creuserai un grand trou. Quand le trou sera assez grand pour que je puisse y entrer, je t'appellerai et tu allumeras le feu».

Ils arrivèrent bientôt dans le jardin, le rat courut au milieu et creusa un trou. Alors il rentra dedans et appela son ami :

- «Tu peux allumer le feu maintenant».

Le crabe alluma le feu et courut dans la brousse.

Quand le feu s'éteignit, il revint et appela son ami :

- «Monsieur rat, es-tu sauf dans ton trou ?»

Le rat répondit :

- «Oui, je suis sauf».

Ils sortit du trou et retournèrent ensemble au village.

Comme ils étaient assis en mangeant le repas du soir, le crabe dit :

- «Demain nous allumerons un feu dans mon jardin.»

- «Très bien», dit le rat.

Aussi, de bonne heure, le lendemain matin, ils partirent au jardin du crabe. Quand ils furent arrivés, le crabe dit :

- «N'allume pas encore le feu. Attends-moi. Je vais aller creuser un trou où je pourrai me cacher comme tu l'as fait hier.»

Il s'éloigna, mais il ne creusa pas de trou. Il ramassa quelques feuilles et s'en couvrit. Alors, il cria au rat d'allumer le feu. Quand le feu atteignit l'endroit où était caché le crabe, il brûla toutes les feuilles et brûla aussi le crabe. N'était-ce pas un crabe stupide ?

Le rat attendit que le feu s'éteignit et alors il appela le crabe.
Mais le crabe ne lui répondit pas et ne sortit pas. Après un
moment le rat comprit que le crabe avait été brûlé. Il
retourna à la maison et pleura son ami.

Conte de l'Ouest de Tanna



L'ORIGINE DE L'IGNAME SERPENT

Sur Mallicolo vivait autrefois une pauvre femme dont le mari était mort. Elle habitait avec sa fille qui allait chaque jour à la recherche de leur nourriture. Elle cherchait des crabes et des ignames sauvages. Sa mère lui disait souvent :

- «Ne t'éloigne pas trop. J'ai peur qu'il ne t'arrive quelque chose si tu vas trop loin.»

Un jour, la fille alla plus loin que de coutume. Elle trouva des ignames et des crabes de mer, aussi toutes deux purent bien manger ce jour-là. Le lendemain la fille retourna au même endroit. Tout en cherchant des crabes elle mit la main dans un trou et trouva non un crabe mais un serpent. Elle retira rapidement sa main, mais le serpent sortit aussi.

- «Pourquoi as-tu abîmé ma maison ?» demanda le serpent. La fille répondit :

- «Ce n'est pas ta maison, c'est un trou de crabe.

- Tu devrais savoir que j'y habite. Tout le monde sait que c'est là ma demeure et tu devrais le savoir aussi. Maintenant où que tu ailles je te suivrai ; et où que tu habites, j'habiterai aussi avec toi», répliqua le serpent.

La fille poussa des cris et se mit en route pour retourner au village. Elle marchait devant et le serpent la suivait derrière. Aussitôt que la jeune fille vit sa mère, elle lui raconta ce qui lui était arrivé. Alors le serpent alla avec les deux femmes vers la maison.

Quand le soleil se coucha et qu'il commença à faire nuit, le serpent rentra dans la case. Il remplit l'habitation et les deux femmes ne savaient où dormir, mais le serpent n'en avait cure. Il leur dit :

- «Quand j'étais dans ma maison, cette fille est venue l'abîmer, c'est pourquoi je suis venu ici. Vous devez bien prendre soin de moi, ou alors je vous mangerai toutes les deux.»

La mère et la fille eurent très peur et elles pleurèrent toute la nuit. Au matin suivant, elles dirent au serpent de rester à la maison pendant qu'elles allaient au jardin chercher de quoi manger. Quand elles arrivèrent aux champs, elles rencontrèrent un crabe. C'était un crabe bien particulier puisqu'il vit dans la terre humide. Les deux femmes lui parlèrent du serpent et il leur dit :



- «Pourquoi avez-vous peur de ce serpent ? Pourquoi ne le tuez-vous pas ?». Juste à cet instant, elles s'aperçurent que le serpent les avait suivies au jardin.

Le crabe leur dit :

- «Je vais tuer ce serpent à votre place».

Il dit aux deux femmes d'aller dans sa maison de sorte que lorsque le serpent serait là il ne les verrait pas. Le serpent demanda au crabe où étaient les femmes et le crabe répondit qu'il les avait cachées dans sa maison. Le serpent essaya d'attraper les femmes mais le crabe le saisit et le retint avec ses grosses pinces. Le serpent essaya de s'échapper et de rentrer dans un gros trou mais le crabe le suivit et ils se battirent dans le trou.

Le serpent sortit et commença à grimper dans un arbre, mais le crabe grimpa derrière lui et la lutte continua. Bientôt le crabe tua le serpent, lui coupa la tête et la donna aux deux femmes.

- «Voici la tête de ce méchant serpent; je l'ai tué pour vous».

Les deux femmes le remercièrent et prirent la tête de l'animal, puis elles lui demandèrent le corps du serpent. Elles prirent le corps de la bête, le coupèrent en deux morceaux qu'elles plantèrent dans la terre. Quelques jours après, elles virent une plante commencer à pousser là où elles avaient mis le corps du serpent.

La plante arrivée à maturité, les deux femmes déterrèrent ses racines et à leur grande surprise, ils trouvèrent des tubercules allongées ayant la forme d'un serpent.

De nos jours, cette sorte d'igname existe toujours sous le nom de «l'igname-serpent» à Mallicolo.

*Conte de L'Ouest
de Mallicolo*



COMMENT LA CHOUETTE RENCONTRA UN VERITABLE AMI

Jadis la chouette avait de belles plumes dorées; elle avait l'habitude de voler pendant le jour, comme tous les autres oiseaux.

Un jour, le faucon, qui était le roi des oiseaux, donna une grande fête. Il invita tous les oiseaux à venir à sa fête. Quand ils furent tous réunis, il choisit la chouette pour être leur cuisinière. Celle-ci cuisinait du matin jusque tard dans l'après-midi. Le feu ne flambait pas fort, mais il fumait beaucoup et il fumait toute la journée. La chouette ne quittait pas le feu fumeux jusqu'à la fin du jour.

Quand la fête fut terminée, la chouette fatiguée, ensommeillée, alla respirer un peu d'air frais. Cependant ses plumes n'avaient pas conservé la beauté qu'elles avaient avant : elles étaient devenues grisâtres avec la cendre du feu. Et les yeux de la chouette étaient très très grands parce qu'elle les avait frottés toutes la journée. Quand les autres oiseaux virent cela, ils commencèrent à rire. La chouette eut tellement honte qu'elle s'envola de chez elle jusqu'à ce que vienne la nuit.

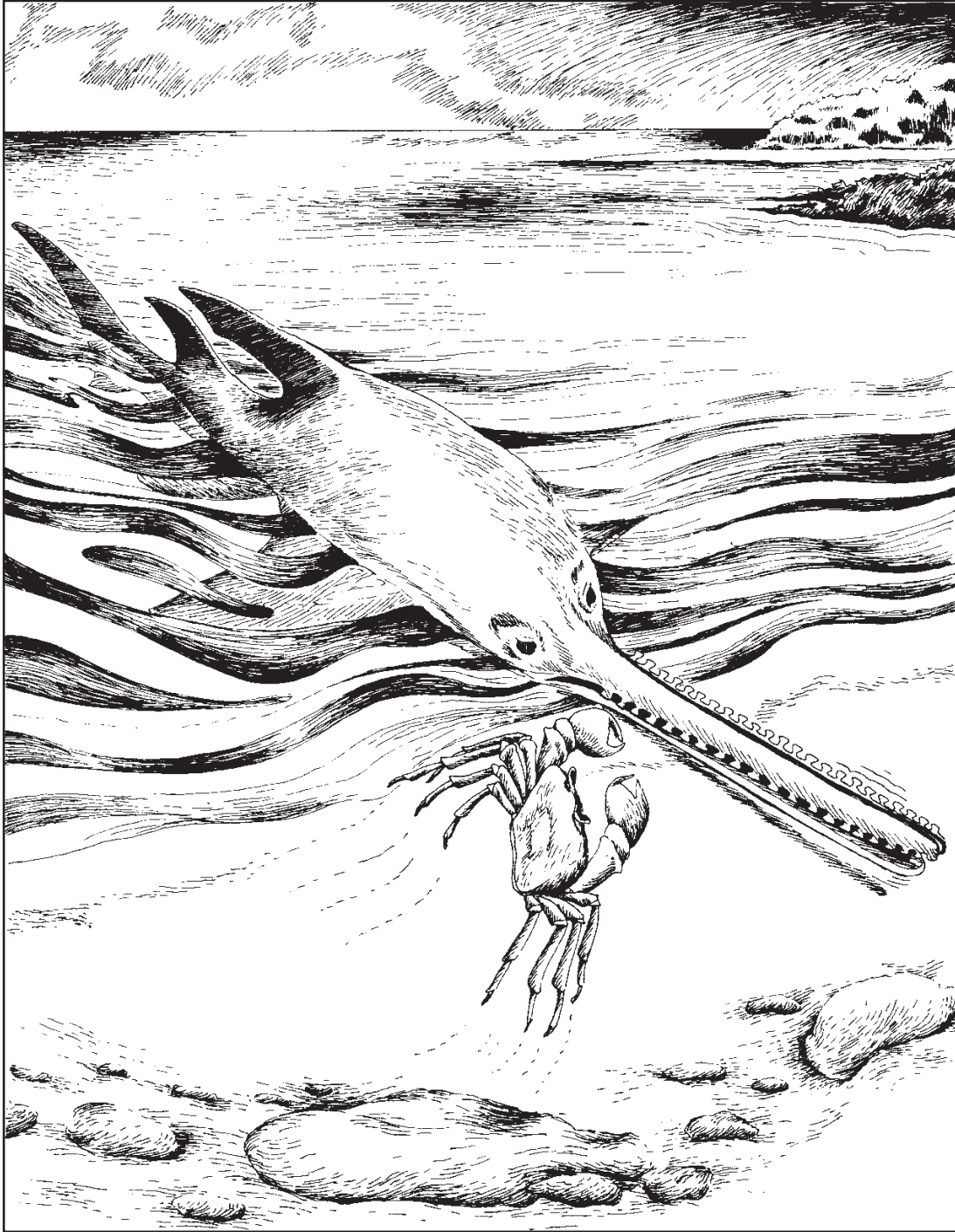
Mais quand il fit nuit, la chouette sentit la faim et la solitude, aussi, elle sortit. Tout était sombre et calme. Elle se posa sur une branche avec des larmes aux yeux parce qu'elle n'avait plus d'amis. La lune se leva dans le ciel et on aurait dit qu'il y avait un brillant et doux sourire sur la face de la lune. Quand l'oiseau malheureux vit la lune, il oublia sa tristesse. La lune dit à sa nouvelle amie :

- «Je sais que tu es affamée et solitaire, aussi je suis venue pour t'aider. Je promets d'être toujours ton amie. Tu dormiras pendant le jour, de telle sorte que les autres oiseaux ne pourront pas te voir, mais la nuit, je monterai dans le ciel pour te donner de la lumière, aussi tu pourras sortir et chasser pour trouver ta nourriture.»

La chouette remercia sa nouvelle amie et quand elle s'envola pour chercher à manger, la lune éclaira le monde calme.

Depuis ce jour, la lune est l'amie de la chouette. Vraiment «un ami né du besoin est un ami véritable».

Tradition Orale



LA COURSE ENTRE LE CRABE ET LE POISSON-SCIE

Il y avait une fois un crabe et un poisson-scie qui habitaient l'un près de l'autre. Le poisson-scie vivait dans la mer et le crabe sur la terre.

Un jour qu'ils étaient en train de se parler à travers la mer, se racontant l'un à l'autre leur vie différente, le poisson-scie dit :

- «Nous, poisson-scies, sommes des poissons très courageux. Nous ne sommes pas comme les autres êtres vivants. Nous pouvons nager plus vite que n'importe quel autre poisson.»

Le crabe répondit :

- «Oui, cher ami, mais bien que je sois très petit, je peux courir plus vite que toi».

Le poisson-scie fut très surpris et dit :

- «Oh non ! Comment le peux-tu ? Tu es trop petit et tu ne peux parcourir qu'une courte distance en plusieurs jours. Je suis sûr que je vais plus vite que toi.

- Oui, c'est vrai qu'il me faut plusieurs jours pour voyager sur une courte distance; mais si tous deux nous faisons la course, je la gagnerais.

- Très bien, dit le poisson-scie, nous ferons la course».

Ils en discutèrent et décidèrent qu'ils feraient cette course le jour suivant.

Cette même nuit, le crabe demanda à quatre de ses amis de l'aider. Il leur dit de l'attendre aux quatre coins de l'île, là où lui et le poisson-scie devait le rencontrer pendant la course.

Quand arriva le matin, les quatre crabes étaient prêts, à leur place, le crabe sortit à la rencontre du poisson-scie.

- «Bonjour, ami dit le crabe.

- Bonjour crabe dit le poisson-scie.

- Es-tu prêt pour commencer la course ?

- Oh oui ! Je suis tout à fait prêt.»

Le poisson-scie s'écria :

- «Je compterai et alors la course commencera».

Alors le poisson-scie compta très fort et commença à nager aussi vite qu'il le pouvait, il était tout à fait sûr de battre le crabe. Ce dernier resta à la même place. Il ne courut pas... et rit en voyant le poisson-scie nager au loin.

Lorsque le poisson-scie arriva à la première étape, il appela :

- «Es-tu là, crabe ?



- Oui, je suis ici avant toi», cria le crabe. «Je t'ai aperçu là-bas dans la mer». Naturellement, c'était un de ses amis crabes, et le poisson-scie fut surpris de le voir en face de lui. Cependant il se remit à nager et cette fois il essaya de nager plus vite encore de façon à arriver le premier à l'étape suivante.

Quand il arriva au bord du rivage pour la deuxième fois, il vit de nouveau le crabe l'attendant et il ne pouvait comprendre comment celui-ci l'avait devancé. Mais nous, nous le savons n'est-ce pas ?

Il arriva de même la troisième fois que le poisson-scie s'approcha du bord.

Quand il démarra pour la quatrième partie de la course, il était très fatigué, mais il fit son possible pour nager le plus vite qu'il le pouvait afin de pouvoir dépasser le crabe.

Au moment où il arriva au dernier coin, il était si fatigué qu'il pouvait difficilement appeler. Il le fit très faiblement :

- «Crabe, es-tu là ?

- Oui, mon ami, j'attends depuis longtemps ton arrivée. J'ai gagné la course».

Naturellement, nous comprenons le tour que les crabes ont joué au poisson-scie, mais le pauvre vieux lui, n'a rien compris. Il était si fatigué après cette épreuve que la mer le rejeta sur le sable. Alors les crabes l'entourèrent et le mangèrent.

Conte d'Efaté



LEGENDE DE LA DECOUVERTE DU FEU A SANTO

Jadis, sur Santo, les hommes ne connaissaient pas le feu. Tout ce qu'ils mangeaient était cru, et il leur fallait dormir longtemps après avoir mangé pour digérer ces lourdes nourritures.

Un jour, un jeune garçon part à la chasse dans la forêt. Ce jour-là, le vent soufflait très fort. Le tronc des arbres gémissait, et les branches ployaient en craquant. Il vit un bel oiseau s'envoler au-dessus de deux arbres dont les troncs se croisaient. Il banda son arc et tira. Mais, peut-être à cause du vent, la flèche manqua son but et vint se ficher juste là où les deux troncs se joignaient.

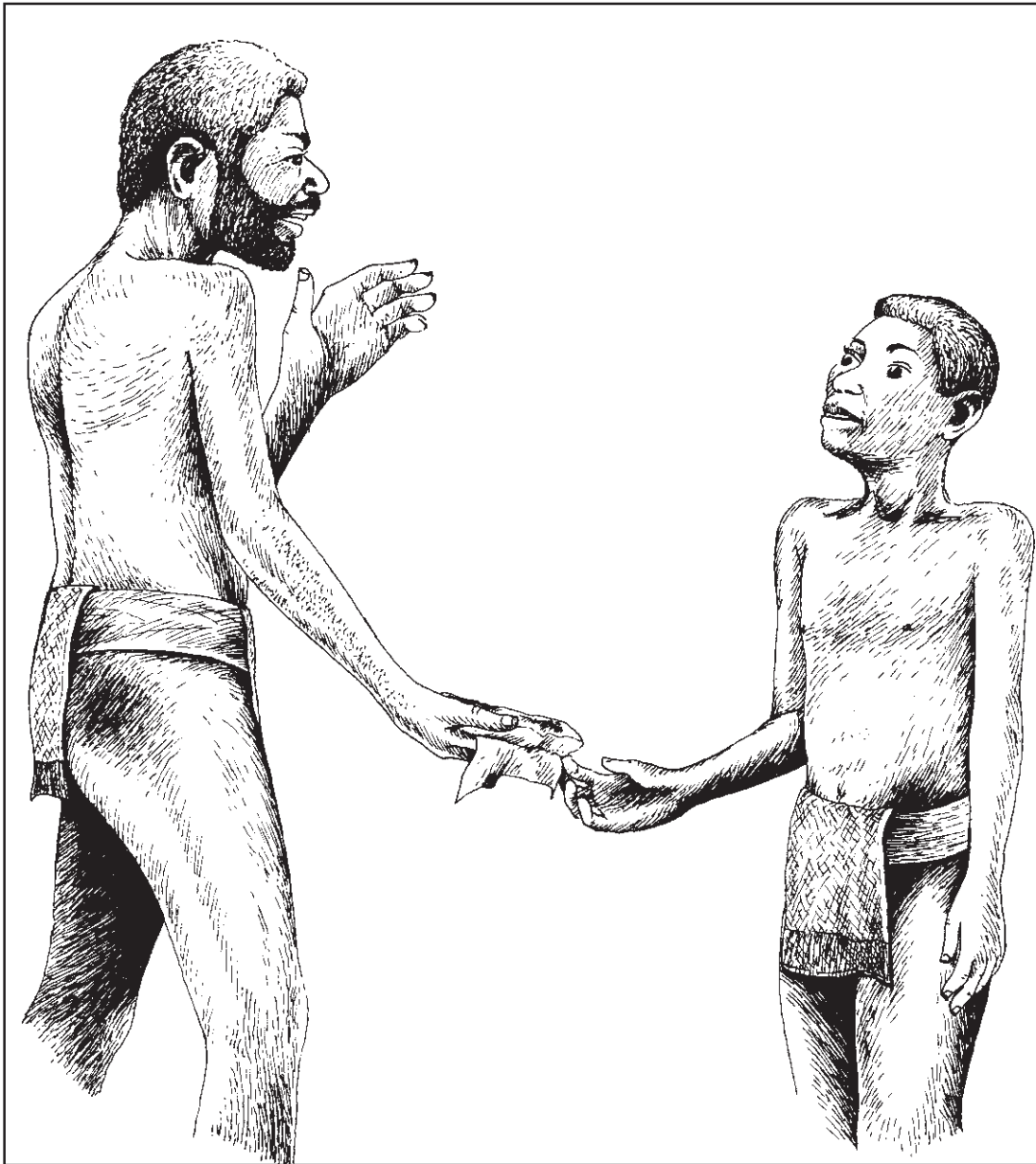
Ennuyé d'avoir perdu sa flèche, le jeune garçon se demandait comment il allait bien pouvoir la récupérer, lorsqu'un phénomène étrange se produisit. Une petite fumée s'éleva juste au-dessus de la flèche et se dissipa rapidement. Puis le vent soufflant de plus belle, les deux troncs se frottèrent à nouveau contre la flèche de bois dur, et un autre petit nuage de fumée s'échappa. Imaginez la surprise et la curiosité du jeune garçon, qui n'avait jamais vu de fumée de sa vie. A l'envie de récupérer sa flèche s'ajouta le désir d'observer de plus près ce curieux phénomène. Il grimpa jusqu'à l'endroit où les deux troncs se croisaient et essaya de dégager sa flèche. Il poussa un grand cri et faillit tomber. Une douleur inconnue venait de lui vriller le bout des doigts. Le frottement des deux troncs contre la flèche avait porté celle-ci à incandescence.

Effrayé, le jeune garçon se précipita au village, et revint accompagné de son père. Déjà de petites cloques étaient en train de se former au bout des doigts du garçon. Le père grimpa à son tour jusqu'à la flèche, mais pour éviter de ressentir la douleur dont son fils lui avait parlé, il cassa une branche de l'arbre et essaya de déloger la flèche du bout de la branche. Après quelques tentatives infructueuses il y parvint, et la flèche toujours incandescente, tomba sur un tapis de feuilles mortes qui s'enflammèrent aussitôt.

Le père et le fils coururent prévenir les autres habitants du village. Et c'est en ce jour mémorable que les hommes virent pour la première fois le feu sur Santo. Il y eût bien sûr encore quelques cloques au bout des doigts, mais très vite ils apprirent à le domestiquer.

Le secret du feu fit de ce village le plus puissant de Santo, et ce n'est pas sans quelques trahisons et quelques guerres que les autres habitants de Santo purent à leur tour s'approprier le secret de la naissance du feu.

Conte de Santo



LA NAISSANCE DE LA MER

Autrefois, il y a très longtemps, les hommes ne connaissaient pas le sel. Quand ils faisaient du lap-lap, ils ne le salaient pas, et il faut dire que ce n'était pas très bon.

Un jour, un habitant de l'un des villages partit chasser dans l'épaisse forêt. Soudain, il tomba en arrêt devant un spectacle étrange. Un énorme arbre à pain, le plus gros de tous les arbres à pain que l'on ait jamais vu, avait été terrassé par la foudre. Au milieu du tronc béait une ouverture profonde. L'homme se pencha et vit qu'au fond du tronc dormait une eau aux reflets noirs. Curieux, il prit un peu de cette eau au creux de sa main et la goûta. Il sentit au bout de sa langue comme un bizarre picotement. C'était pour lui un goût tout à fait inconnu, mais il le trouva excellent.

Il partit au village chercher un bambou et vint cueillir un peu de cette eau extraordinaire. Puis, de retour au village, il fit un lap-lap et versa dessus l'eau qui avait un si bon goût.

L'homme qui avait fait cette découverte était marié et avait un petit garçon. Ce jour-là, sa femme était partie cultiver le jardin et le petit garçon avait passé la matinée à jouer avec les enfants de son âge. Ces jeux lui avaient donné très faim, et quand il sentit l'odeur du lap-lap qui était en train de cuire sur les pierres chaudes, il vint s'asseoir à côté de son père, l'eau à la bouche, en faisant claquer sa langue.

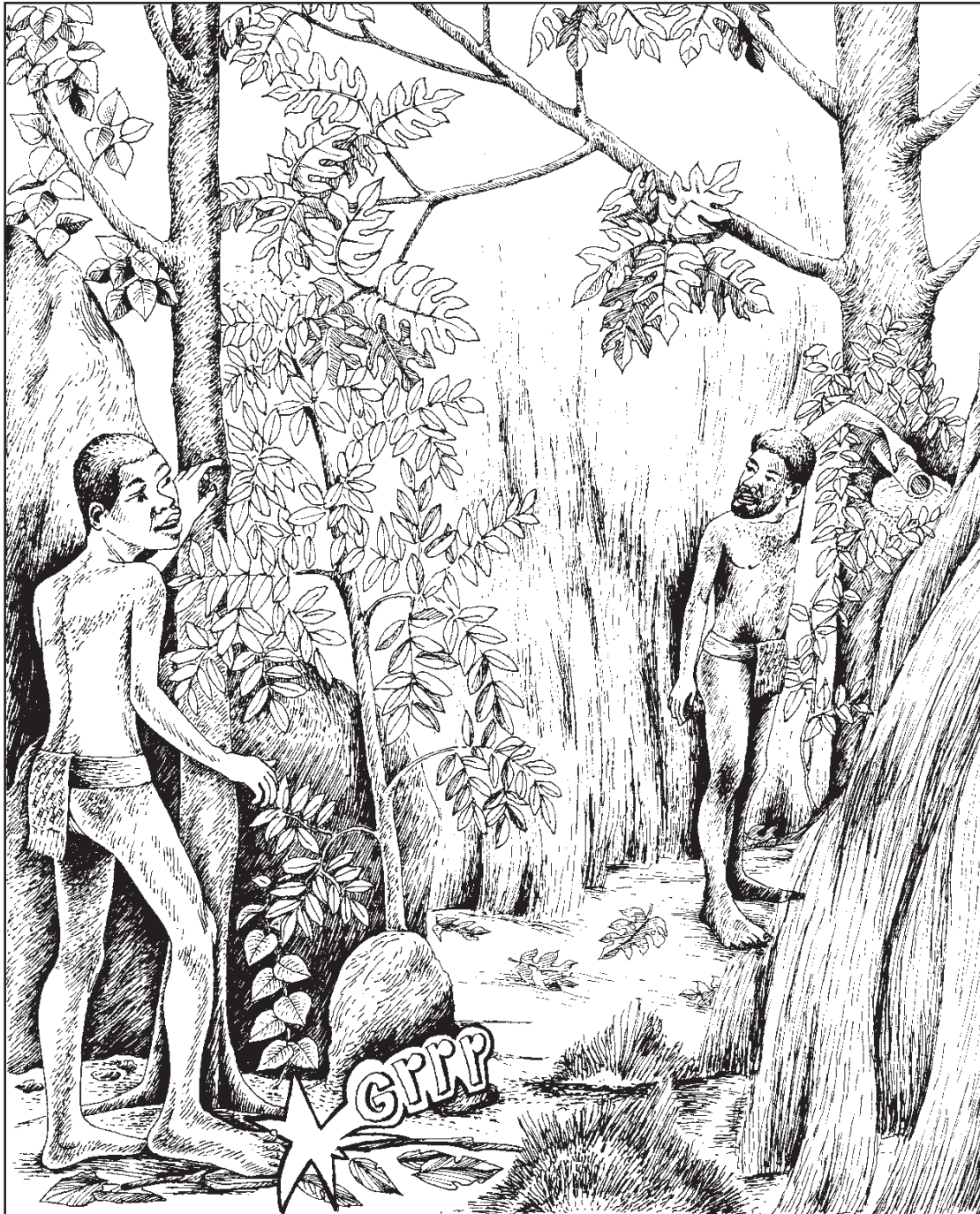
Au bout de quelques minutes, le père ôta du four un morceau de lap-lap et le tendit à son fils en lui faisant une recommandation importante.

- «Surtout, ne donne pas de ce lap-lap à tes camarades, sinon, tu trahirais le monde entier».

L'enfant s'en alla déguster son lap-lap un peu à l'écart. A la première bouchée, il fut très surpris. Le lap-lap avait un goût qu'il ne connaissait pas, un goût délicieux. Après quelques autres bouchées, son impression se confirma, et il ne put résister à l'envie de faire partager à ses camarades le morceau de lap-lap que son père lui avait préparé. Et c'est par cette désobéissance que la catastrophe arriva.

Le garçon s'était précipité avec ce qui lui restait de lap-lap pour rejoindre ses camarades. Il était un peu vaniteux, il se mit à crier :

- «Venez, venez tous, mon papa vient de faire le meilleur de tous les lap-lap.»



Chacun à son tour, les enfants goûtèrent un morceau de ce merveilleux lap-lap, et tous s'extasièrent. C'était vrai, c'était vraiment le meilleur lap-lap qu'ils n'aient jamais mangé. Tous voulurent savoir comment le père avait réussi à donner un tel goût au lap-lap. Mais l'enfant fut bien en peine de répondre. Il n'en avait pas la moindre idée. Tout de même, il ne voulait pas perdre la face devant ses camarades, c'est pourquoi il leur dit :

- «Je ne sais pas encore, mais nous allons le découvrir, j'ai mon plan. Quand mon père se rendra encore dans la forêt, je le suivrai, sans qu'il me voie, comme cela je pourrai voir quelle est la plante ou la chose merveilleuse qu'il met dans son lap-lap.»

Le lendemain, l'enfant, sans en avoir l'air, surveilla son père, et dès que ce dernier s'enfonça dans la brousse, il le suivit sans faire le moindre bruit. Il vit son père s'approcher de l'arbre abattu, se pencher et recueillir dans un bambou un peu de cette eau aux reflets noirs. Pour mieux voir, l'enfant s'approcha encore plus près et marcha sur l'une des branches de l'arbre tombé. Un craquement sec fit retourner son père :

- «Que fais-tu là, méchant garnement, retourne à la maison avant que je me fâche».

Il était déjà trop tard; l'enfant avait tout vu, il alla tout raconter. Tout le village, puis tout le monde allait connaître l'emplacement de l'eau merveilleuse. Or, il ne fallait pas que cela soit su. L'eau, au fond du trou, se mit à bouillir, doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Un peu d'eau déborda du tronc, suivi d'un véritable flot. L'eau n'arrêtait plus de couler et de se répandre. Le père et l'enfant furent vite noyés, puis tout le village fut emporté et tous les gens périrent.

Mais l'eau ne s'arrêta pas de couler. L'énorme flot coula pendant des jours, des semaines, des années. L'eau qui donnait un bon goût au lap-lap envahit le monde entier. Elle sépara la terre en continents, en pays et îles. Car jadis, cette grande étendue d'eau salée que l'on appelle maintenant la mer n'existait pas.

Avant, toutes les terres du monde étaient jointes, et c'est la faute du petit garçon désobéissant si les hommes vivent aujourd'hui séparés par la mer sur de petits morceaux de terre que l'on appelle îles.

Conte de Santo



LA ROUSSETTE ET LA PERRUCHE VERTE

Un jour que la roussette était posée sur la branche d'un certain arbre, une perruche verte vint se poser à côté d'elle. Cette perruche ne pouvait rester immobile et elle sautait au-dessus et au-dessous de la branche. Puis elle se balançait autour de la branche, plongeait par devant et se balançait autour pour ressortir de l'autre côté. Pendant tout ce temps elle restait accrochée à la branche par ses pattes. La roussette regardait faire la perruche et bientôt celle-ci vit que la roussette ne la quittait pas des yeux.

- «Viens mon amie, dit la perruche, c'est facile à faire. Regarde bien ce que je fais et puis essaie-le toi-même».

La roussette regarda attentivement la perruche et il lui sembla facile de se balancer autour de la branche comme elle le faisait. A chaque instant la perruche disait :

- «Viens, mon amie, fais exactement comme je fais, c'est tout à fait facile».

Après un moment d'hésitation, la roussette pensa qu'elle pouvait essayer. Elle s'affermir sur la branche avec les pattes, puis elle plongea, tête la première. Mais elle eut beau faire des efforts, elle ne put se redresser de l'autre côté de la branche; et elle y resta suspendue tête en bas.

C'est pourquoi, quand vous regardez une roussette aujourd'hui, vous la voyez suspendue à une branche toujours la tête en bas. Et c'est pourquoi, aussi, la roussette est toujours fâchée avec la perruche verte et l'interpelle d'une voix irritée dès qu'elle la voit.

Tradition orale



LE GARÇON AU PIPEAU

Il y avait une fois sept frères habitant sur l'île de Nguna, dans un village appelé Matva. Leur père et leur mère étaient morts et ils habitaient seuls. Un petit nain habitait aussi près du village, dans un grand banian.

Un jour l'aîné de la famille dit à ses frères :

- «Allons au jardin et plantons nos ignames».

Ils y allèrent tous ensemble, excepté le plus jeune qui resta à la maison. Son travail consistait à faire cuire la nourriture pour ses frères. Avant que ces derniers n'aient quitté la maison, ils lui donnèrent un pipeau en bambou. C'était pour qu'il puisse être joyeux pendant que les aînés seraient au jardin.

Après que ses frères furent partis, le jeune garçon se prépara à faire cuire la nourriture. Il alluma le feu dans la maison et y mit les ignames. Quand ceux-ci furent cuites, il les éplucha et les mit sur une feuille, de façon à ce qu'elles soient prêtes à manger quand ses frères reviendraient du jardin.

Tout en cuisinant, le jeune garçon s'arrêtait de temps en temps et soufflait dans son pipeau. Le nain, dans son arbre, entendit le pipeau et le son lui plut. Il s'approcha et demanda au garçon s'il pouvait avoir un peu de son feu. Celui-ci répondit :

- «Oui, tu peux prendre cette branche enflammée».

Le nain prit la branche et le petit garçon lui donna une des ignames qu'il avait faite cuire. Puis le nain s'en alla. Mais il revint bientôt et redemanda du feu. Savez-vous ce qui était arrivé à la première branche qu'il avait prise ? L'avait-il mangée ? Il raconta au petit garçon que son feu s'était échappé. Il fit ce manège plusieurs fois, et à chaque fois, le garçon lui donna du bois et une autre igname. A la fin, il n'y avait plus ni feu ni igname dans la maison. Alors le nain vint pour la dernière fois, il arracha le pipeau des mains du petit garçon et s'échappa avec jusqu'au banian où il habitait.

Le petit garçon appela de toutes ses forces et ses frères l'entendirent du jardin. Ils coururent vers la maison avec leurs bâtons-pioches dans les mains. Aussitôt qu'ils furent auprès de leur petit frère, ils lui demandèrent pourquoi il les avait appelés; le petit garçon leur raconta ce qui était arrivé au feu, aux ignames et au pipeau. Les frères coururent au banian et le coupèrent avec leurs haches de pierres. Le nain

était assis avec le pipeau dans sa bouche. Il leur dit :
- «Si vous ne pouvez pas me tuer, je vous tuerai. Puis, je vous mangerai tous et je garderai ce pipeau».
Les frères eurent très peur en entendant cela. Ils prirent leurs arcs et leurs flèches, leurs casse-têtes et leurs lances et ils eurent tôt fait de tuer l'horrible petit nain. Alors ils reprirent le pipeau et retournèrent à la maison.

Aujourd'hui si vous allez dans ce village, les gens vous montreront le nain étendu à terre. Les frères sont entassés non loin de là. Mais naturellement, ce ne sont pas de véritables personnes : ce sont des pierres.

Légende de Nguna



LE MALHEUR DES UNS FAIT LE BONHEUR DES AUTRES

Il y avait jadis, dans l'île, un homme et une femme qui avaient deux enfants. L'aînée était une fille et le cadet un garçon.

Arriva la saison des cultures. Les champs étaient défrichés, séchés, brûlés et nettoyés prêts à être cultivés. Le couple décida de planter un grand champ de bananiers. Les jeunes plants de bananiers sont déposés sur un côté du champ.

Tôt le matin, la famille s'empressa d'arriver au champ car il fallait absolument tout planter ce jour-là. La mère installa le bébé que la sœur aînée gardait sous un arbre pendant qu'elle et son mari travaillaient. Le père creusait et préparait les trous pendant que la mère y déposait et plantait les jeunes plants de bananiers.

Quelques instants plus tard, le bébé eût faim et commença à réclamer sa mère.

La sœur appela donc sa mère :

- «Mère, mon frère a soif. Viens donc lui donner à boire !
- Bien, d'accord ! Il ne me reste plus que deux bananiers à planter et j'arrive».

Pendant ce temps, la fille essayait de consoler et sécher les larmes de son frère. La mère planta ses deux bananiers et comme elle n'entendit plus les pleurs du bébé, elle continua son œuvre. Mais comme le pauvre bébé était toujours harcelé par la faim, il réclama sa mère et sa sœur appela de nouveau:

- «Mère, mon frère a bien soif ! Viens lui donner à boire !
- Oui, oui, ma fille, il ne me reste plus que deux bananiers à planter et j'arrive pour donner à boire à ton frère !»

Ce fut la deuxième fois qu'elle appela sa mère mais encore une fois, elle continua à travailler car il y avait beaucoup de bananiers qu'elle voulait planter ce jour-là. Et pour une troisième fois, le pauvre bébé pleura amèrement, et malgré les appels incessants de la grande sœur, la mère leur demanda de toujours patienter.

- «Oui, voilà ! Ton père et moi avons presque fini! Il ne nous reste plus que deux plants de bananier à planter. Patience !!»

La jeune fille saisit son frère, essaya tous les moyens pour sécher ses larmes mais en vain. Elle attendit très longtemps mais leurs parents s'acharnaient toujours sur les bananiers. Elle eut tellement pitié de son petit frère qu'elle aussi pleura et pleura, ne sachant plus quoi dire à sa mère. Ce fut alors qu'elle s'enfonça dans la brousse et partit avec son frère dans une direction qu'elle-même ignorait.

Ils traversèrent ainsi champs, collines et montagnes. Sur leur chemin, lorsque son jeune frère pleurait, elle entonnait ce refrain :

- «Mère, mère mon frère a soif, a soif !! Demain, ton frère tétera, après demain ton frère tétera».

Et chaque fois, qu'ils franchissaient une colline ou une montagne, elle reprenait le refrain :

- «Mère, mère mon frère a soif»

Pendant qu'ils faisaient ce chemin, les parents avaient bien eu le temps de bien planter toute la surface du champ de bananiers. Eux aussi eurent bien faim ! Ils auraient bien aimé prendre ou boire quelque chose ! Mais quelle fut grande la surprise de la mère lorsqu'elle ne trouva plus ses enfants ! Aussitôt ce fut la panique totale ! Le père accusa la mère de s'être obstinée à enterrer les bananiers au lieu de répondre aux besoins des deux enfants.

Ils se mirent donc à leur recherche. Ils finirent par trouver leurs traces et les suivirent en accélérant le pas dans l'espoir de les rattraper. Mais chaque fois qu'ils franchissaient une colline ou une montagne, les deux enfants, loin devant eux, en faisaient autant. Et chaque fois, aussi, ils n'entendaient plus que l'écho de ce refrain que renvoyaient les flancs des hautes montagnes qu'ils escaladaient pour atteindre l'autre côté de l'île.

- «Je vous en supplie, mes enfants. Arrêtez-vous !

Pardonnez-moi ! Je veux bien lui donner à boire maintenant

! Je vous en prie, arrêtez-vous donc !!!» hurlait la pauvre mère désespérée. Mais toujours, ce ne fut plus que l'écho de ce fameux refrain qui lui répondait :

- «Mère, mère mon frère a soif, a soif. Demain matin, ton frère tétera, après demain il tétera».

- «Qu'as-tu fait de mes enfants ! Mes pauvres enfants !

Rattrape les-moi ! Mais cours donc devant ! Il faut

absolument que tu me les ramènes aujourd'hui !» cria

désespérément le pauvre père. Et il la poursuivit en la rouant de coups de bâtons.

La course poursuite amena toute la famille vers une vaste plaine d'où ils pouvaient voir se dessiner au loin, l'océan immense. Les enfants y parvinrent les premiers. Quant aux parents, ils couraient et couraient toujours dans l'espoir de les rattraper et les ramener. Mais, les enfants arrivèrent déjà au bord de la mer. La fille aînée s'assit au pied d'un tamanou et entonna le refrain puis entra la mer, son frère sur les épaules. Lorsque le niveau de l'eau atteignit les genoux, elle reprit le refrain :

- «Mère, mère, mon frère a soif, a soif ...»

Elle le répéta encore lorsque le niveau de l'eau atteignit, sa taille, sa poitrine, son cou et pour une dernière fois, elle chanta, puis disparut sous l'eau avec son frère.

Les parents qui étaient arrivés trop tard devinèrent ce qui s'était passé. Alors ils pleurèrent longuement la disparition de leurs enfants après avoir exploré les lieux puis rentrèrent chez eux.

Les enfants, étaient-ils bien morts engloutis dans la mer ? Eh bien non ! Juste en face de l'île, une autre île plus petite était habitée par un jeune homme. A bord son embarcation, il pêchait par là lorsqu'il assista à la scène. Il se dépêcha donc de ramer vers les noyés, les repêcha et ramena chez lui aussi vite qu'il pût. Il s'occupa soigneusement d'eux jusqu'à leur rétablissement.

Le jeune homme ne put pas savoir davantage sur leur mésaventure car ils parlaient un dialecte différent du sien.

Une fois rétablie, la fille sortit de la case et découvrit des champs de bananiers, de cannes à sucre et d'asperges (navisos) autour d'elle. En face d'elle s'élevait majestueux, son île natale qu'elle revit, avec un peu de nostalgie. Mais en se remémorant ce que leurs parents, surtout ce que sa mère leur avait fait, elle fut remplie d'amertume et décida de ne plus y retourner. Ils demeurèrent donc avec celui qui les avait sauvés. Quelques années plus tard, le garçon épousa la fille. Ils vécurent heureux et eurent des enfants.

Quant aux parents de la fille et du bébé, ils furent endeuillés, et tristes pendant tout le restant de leur vie. Toutes les lunes, ils venaient pleurer leurs enfants sur les lieux du drame sans pour autant savoir la toute vérité sur la disparition de leur enfants.

Chaque fois qu'ils y revenaient s'y recueillir, ils apercevaient de la fumée au dessus de l'île en face mais ne surent jamais que c'étaient leurs propres fils qui y recommençaient une nouvelle vie heureuse.

Vraiment, le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Conte de Mallicolo

MALTAUS Dolores



LE PREMIER COCOTIER

Il y avait une fois un petit garçon qui habitait avec sa mère qui était un grand serpent. Ils habitaient tous deux dans la caverne de Moala, au nord d'Efaté. Chaque jour, le petit garçon allait au village pour jouer avec les autres enfants. Personne dans le village ne savait d'où il venait et personne ne connaissait son père et sa mère. Les gens du village ne savaient pas qu'il était le fils d'un grand serpent. Chaque jour, après avoir joué, il retournait à la grotte de sa mère.

Un jour qu'il jouait avec les enfants du village, quelques hommes le virent et désirèrent savoir d'où il venait et qui étaient son père et sa mère. Ils lui demandèrent :

- «D'où viens-tu ?
 - Je viens de la caverne de Moala. J'habite là avec ma mère.
 - où est ta mère ?
 - Elle est dans la caverne.
- Les hommes demandèrent s'ils pouvaient voir sa mère.
- Oui, vous pouvez la voir c'est un grand serpent».

A la fin de la journée, le garçon retourna à la maison et raconta à sa mère ce qui lui était arrivé au village et ce que les hommes lui avaient dit. Ceci rendit sa mère très malheureuse, parce qu'elle se doutait de ce qui arriverait.

Au matin suivant , elle appela son fils et lui dit d'écouter ce qu'elle avait à lui dire. Elle lui dit qu'il l'avait livrée entre les mains des gens du village. Et elle ajouta :

- «Si les hommes viennent me tuer, tu leur demanderas ma tête. Quand tu l'auras, tu creuseras un trou dans la terre et tu y mettras ma tête. Attention, regarde dans quel sens tu dirigeras ma bouche, car une belle plante en sortira. C'est une plante qui te sera très utile. Prends-en soin jusqu'à ce qu'elle devienne un arbre».

Quelques jours après, les hommes tuèrent sa mère et l'enfant fit ce qu'elle lui avait dit, il demanda la tête de sa mère. Il creusa le sol et y planta la tête. Chaque jour il allait regarder l'emplacement et enfin il vit une plante qui poussait à l'endroit où il avait mis la tête. Il prit soin de la plante comme sa mère le lui avait recommandé.

La plante, finalement, devint un cocotier et le temps arriva où elle devait porter ses premiers fruits. Le garçon se souvint que sa mère lui avait dit que l'arbre serait très utile, aussi il l'exploita de toutes les manières.

Aujourd'hui nous utilisons toutes les parties du cocotier. Si vous observez bien un coco, vous trouverez qu'il est vraiment façonné comme la tête d'un serpent. Et vous trouverez aussi que la nouvelle plante sort toujours de la bouche.

Conte d'Efaté



LE RAT LE CRABE ET LE COCHON

Monsieur Rat et Monsieur Crabe pensèrent un jour qu'ils pourraient se faire un jardin ensemble. Aussi, ils allèrent dans la brousse et coupèrent tous les arbres de l'emplacement où devait être le jardin. Puis, ils élevèrent un mur autour du jardin et plantèrent manioc, taros, bananiers, ignames.

Un jour, alors que le jardin était sur le point de donner une récolte, ils y trouvèrent un cochon sauvage en train de manger tous leurs tubercules.

Le crabe dit à son ami le rat :

- «Tiens-toi à l'entrée et arrête-le quand il essaiera de se sauver».

Le crabe chassa le cochon vers la sortie, mais Rat ne fut pas capable de l'attraper et le cochon s'échappa dans la brousse. Le crabe était très fâché avec Rat parce qu'il avait laissé le cochon se sauver.

Le jour suivant, quand ils retournèrent au jardin, le cochon y était encore une fois. Le rat dit au crabe :

- «C'est à ton tour d'essayer d'attraper le cochon. Je suis sûr que tu seras capable de le faire».

Le crabe répondit :

- «Très bien, tu rentres et quand il arrivera à la porte, je te l'attrape».

Le rat alla donc dans le jardin et fit courir le cochon en direction de la sortie. Quand le cochon voulut la franchir, le crabe l'attrapa. Il tua le cochon et dit au rat :

- «Ne viens pas avec moi. Je n'ai pas envie de le partager avec toi ! C'était un crabe très égoïste.

Le crabe emporta le cochon chez lui, le mit à cuire sur des pierres chaudes puis alla se coucher. Pendant que celui-ci dormait, le rat entra dans la maison et mangea le cochon qui était bien cuit.

Au matin, le crabe alla dans sa cuisine pour prendre de la viande, mais ne trouva rien : il ne restait que des os. Le rat avait mangé toute la viande.

Conte d'Emau



LES MOUSTACHES DU RAT

Un jour, les oiseaux de la forêt se réunirent pour parler de leurs nouveaux jardins. Ils disaient :

- «Le temps est venu de travailler dans nos nouveaux jardins. Commençons immédiatement ou nous serons en retard».

Un des oiseaux répliqua :

- «Avant de commencer le travail, nous devons décider quel jardin nous devons cultiver le premier».

- «J'aimerais que ce soit le mien» dit le rat qui était venu aussi à la réunion. Ainsi tout fut décidé et ils s'entendirent pour venir le lendemain aider le rat à cultiver son jardin.

De bonne heure, le lendemain, tous les oiseaux allèrent trouver le rat qui leur montra l'emplacement réservé au jardin. Chaque oiseau avait un couteau et un panier d'ignames blanches, excepté la colombe qui avait des ignames violettes. Ces ignames étaient destinées au repas de midi. Ils suspendirent leurs paniers aux branches d'un arbre et se mirent à débrousser le terrain. La journée était belle et le soleil chaud, mais tous travaillaient avec courage et coupaient toutes les broussailles.

Pendant que tous travaillaient, le rat commença à se sentir fatigué et affamé. Il s'éloigna alors des oiseaux et se mit à regarder s'il trouvait quelque chose à manger. Tout d'un coup, il se souvint des paniers d'ignames et il courut à l'arbre où ils étaient suspendus. Il grimpa et entra dans le panier d'ignames violettes qui appartenait à la colombe. Il s'assit et se mit à manger jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. N'ayant plus faim, il retourna au jardin.

Peu après, tous les oiseaux arrêtaient leur travail et allèrent prendre leur repas. Tous se réjouissaient de leurs ignames blanches, sauf la colombe. En effet, après avoir regardé dans son panier, elle ne vit plus son igname violette. Elle avait disparu. L'oiseau demanda à ses amis si l'un d'entre eux avait pris son panier par mégarde. Ils répondirent :

- «Non, nous avons tous des ignames blanches et nous n'avons pas envie de manger la tienne».

Ils réfléchirent et tout d'un coup se souvinrent que le rat s'était absenté pendant qu'ils travaillaient. La colombe se retourna, regarda le rat et lui dit :

- «Rat, ce doit-être toi qui a mangé mon igname violette». Mais le rat répondit :

- «Non, non, je ne suis pas au courant de l'affaire.»

Tous les oiseaux l'entourèrent et lui dirent :

- «Oui, c'est sûr, c'est certainement toi, rat, car lorsque nous étions tous en train de travailler, tu nous a quittés et tu t'es échappé».

Le rat n'ajouta plus rien, mais il se mit à rire. C'est alors que les oiseaux purent voir sur ses dents de nombreuses parcelles d'igname violette.

La colombe était très en colère. Elle cassa une petite branche de bois de fer et frappa le rat sur le nez. Comme elle le frappait, la branchette se planta près du museau. Cette branche feuillue est devenue les moustaches du rat et, si vous attrapez un rat, vous pouvez encore les voir se dressant de chaque côté de son museau.

Tradition orale



SANUENUE

Sur l'île de Tongoa, il y avait autrefois, deux soeurs.

Un jour, elles se promenèrent dans la brousse à la recherche de fruits sauvages. Elles arrivèrent sous un grand tambolier. L'arbre était si chargé de fruits mûrs qu'il jaunissait au soleil.

- «Comment allons-nous faire pour manger de ces beaux fruits juteux ?» se demandèrent les deux soeurs.

Elles tournèrent et tournèrent autour du tronc, mais rien à faire ! Elles n'arrivèrent pas à grimper dans l'arbre. Alors, elles lancèrent des cailloux et des bâtons pour en faire tomber, mais comme elles n'avaient pas assez de force, les pierres et les morceaux de bois retombèrent sans aucun succès.

Découragées, elles se mirent se régaler des yeux les fruits qui leur font venir l'eau à la bouche.

Mais voilà qu'un jeune homme passa aussi par là. C'était Sanuénué, un garçon fier qui se promenait avec une hache.

- «Oh ! Sanuénué, peux-tu nous aider à cueillir ces "tambols". Lui demandèrent-elles.

- «Bien-sûr, ne vous en faites pas, je vais monter moi-même sur l'arbre pour vous en cueillir.»

- «Oh ! Sanuénué», s'exclament les deux soeurs. «Tu es un chic garçon».

Et le jeune homme grimpa fièrement sur le tambolier avec l'agilité d'un chat. Mais pendant qu'il coupait une branche bien chargée de fruits, il regarda ces deux jeunes filles :

- «Oh ! Quelles sont belles !» pensa-t-il.

Distrait dans sa contemplation, Sanuénué brisa sa hache.

- «Oh! Malheur !» cria Sanuénué. «A cause de vous deux, j'ai brisé ma seule et belle hache ! Ah ! Ma hache, ma vie ! Elle était ma vie, mon compagnon, mon meilleur ami !»

Puis il lança un regard sévère, aux deux filles et leur dit :

- «Vous allez me donner une autre hache en échange de celle-ci, si non je ne descendrai pas de l'arbre».

Les deux soeurs répondirent :

- « Nous n'avons aucune hache pour remplacer la tienne !».

Il leur dit :

- «Faites donc quelque chose et vite !»

Les deux soeurs coururent à la maison chercher chacune une natte pour la lui donner, mais il leur dit :

- «J'ai des nattes bien plus belles que les vôtres à la maison. Gardez donc vos deux nattes.»

Elles se disent entre elles :

- «Qu'allons nous lui donner d'autre qui puisse le calmer ?»

Elles lui offrent ensuite un grattoir. Il leur dit :

- «J'en ai un bien meilleur à la maison. Gardez donc le votre !»

Elles lui proposèrent leurs belles ignames, mais Sanuénué ne les accepta pas soit disant qu'il en a de bien plus belles dans son jardin.

Après tant d'autres propositions que Sanuénué refusait toujours, les deux soeurs lui emmenèrent leur seul gros cochon, mais il refusa de le prendre également.

- «Je ne descendrai pas de l'arbre jusqu'à ce que vous aurez trouvé quelque chose pour me satisfaire.» dit Sanuénué aux deux soeurs.

Celles-ci furent effrayées.

- «Il n'y a donc rien chez nous qui peut lui faire plaisir», se disèrent-elles.

- «Donnons-nous nous mêmes à lui et soyons ses deux épouses.»

A ces mots, une grande joie brille dans les yeux du jeune qui descendit de son perchoir et emmena ces deux femmes chez lui sans plus tarder.

Conte de Tongoa

